



DADO

ou L'art "atroce"

« Élisabeth Couturier : Il y a deux grandes familles d'artistes, ceux qui mettent en avant l'intellect et ceux qui travaillent émotionnellement. Dans quelle catégorie vous mettriez-vous ?

Dado : Moi, je me mets dans la troisième catégorie. Hans Bellmer disait : "On ne regarde pas avec ses yeux, on regarde avec son ventre." Je regarde avec mon ventre. »



aléatoire”

ENTRETIEN AVEC ÉLISABETH COUTURIER

BIENNALE DE VENISE. DU 7 JUIN AU 15 NOVEMBRE 2009.

Représente le Montenegro à la Biennale de Venise (Palazzo Zorzi).

Élisabeth Couturier | Quand vous est venue l'idée de devenir artiste ?

Dado | Très jeune, j'étais un excellent dessinateur. Petit garçon, je passais mon temps à faire des portraits et ma mère m'a dit : "Tu seras le deuxième Disney !" C'étaient les années 30, celles de la naissance de Mickey. Disney avait envahi la planète avec ses personnages. Est-ce que la prémonition de ma mère a joué un rôle dans l'acharnement thérapeutique que j'ai mis à dessiner des figures monstrueuses, je ne sais pas...

Éc | Votre monde à vous, c'est plutôt l'envers de celui de Disney. Qu'entendez-vous par acharnement thérapeutique ?

D | Je suis capable de remettre mon travail constamment en question. De retravailler à l'infini un tableau, parfois jusqu'à ce qu'il tombe en poussière. Cela a toujours rendu fous mes galeristes !

Éc | Que cherchez-vous à saisir ?

D | J'ai passé l'hiver à lire *Le Concept de l'angoisse* de Kierkegaard ; c'est un ouvrage très touffu, très dur à pénétrer. Le philosophe explique que l'humanité est dans la "peccabilité" depuis Adam et Ève. C'est un terme qui l'obsède, qui signifie le contraire d'impeccabilité. J'en ai conclu que j'étais un artiste de la peccabilité, c'est-à-dire de l'horrible, de la face cachée de l'humanité.

Éc | On vous présente souvent comme le Jérôme Bosch du XX^e siècle. Comment réagissez-vous à cette définition un peu facile ?

D | Je prends cela comme un compliment... J'adore Jérôme Bosch, sa virtuosité me fascine. J'aime contempler ses œuvres, même en reproduction. Quand je suis arrivé à Paris, en 1956, une des premières choses que j'ai faites a été d'aller au musée de Saint-Germain-en-Laye pour admirer le tableau de Bosch intitulé *L'Escamoteur*.

Éc | Vos peintures grouillent de monstres, de corps compulsifs, torturés, déchirés... Cela évoque l'Apocalypse, l'Enfer de Dante ou encore un génocide. Avez-vous été marqué, enfant, par les atrocités de la guerre ? Les avez-vous vécues ou vous les a-t-on racontées ?

D | Lorsque j'avais 10 ans, en janvier 1944, dans mon village, les Allemands avaient pendu les résistants sur la place du marché, et je vis ce spectacle effrayant pour la première fois. Depuis, j'ai eu l'occasion de voir bien d'autres images de charniers avec des reportages sur la guerre en Yougoslavie ou sur d'autres génocides.

Éc | Quand vous commencez un tableau, vous avez ces visions dans la tête ?

D | J'ai l'impression d'être engrossé comme une femelle par l'horreur du monde et il faut absolument que j'accouche de tout ça. C'est très douloureux, ça ne se passe pas par césarienne. Je porte cela comme

un fardeau. Parfois, je recouvre ces scènes douloureuses d'un voile de couleurs douces pour en atténuer la violence. Je pense avoir trouvé une formule qui tient en deux mots en français correct pour définir ma peinture : aléatoire atroce ou atroce aléatoire.

Éc | Diriez-vous que vous êtes un peintre expressionniste ?

D | (*Soupirs*). Mon travail est très inégal, il y a des tableaux qui sont presque sages, d'autres complètement confus, tarabiscotés. Daniel Cordier, mon premier marchand, m'a dit un jour que j'avais trouvé une écriture. J'espère... Picasso a dit : "Je ne cherche pas, je trouve." Moi je dis : "Je cherche et je ne trouve pas." J'ai cette détresse de ne pas pouvoir trouver, mais je tombe sur des bonnes choses quand même.

Éc | Pourtant, un tableau de Dado se reconnaît de loin !

D | Le plus difficile, dans la peinture, on le sait bien, c'est qu'il n'y a rien au départ, juste une surface blanche, et puis vient une figure et les choses se compliquent. On rajoute une autre figure et les choses se compliquent encore plus. Alors avec plein de figures, ça devient une sorte d'alchimie.

Éc | Cette addition de figures, chez vous, prend parfois la forme d'un noyau en fusion...

D | C'est ça, c'est ça, les personnages émergent, ils ne sont pas plaqués.

Éc | Le volume est souvent suggéré dans vos toiles. Est-ce une nécessité ?

D | C'est très important : il faut que les figures déclinent leur poids sur la balance, on doit pouvoir se dire : ce personnage pèse 45 kg, cet autre à peu près 40 kg. J'ai besoin de faire ressentir la pesanteur des êtres et des choses.

Éc | Quelle place occupe le dessin dans vos toiles ? On sent une profonde connaissance de l'anatomie.

D | Le dessin est un exercice quotidien. Je dessine tous les soirs. Mais je peins directement sur la toile. Quant à l'anatomie, c'est mon péché mignon depuis toujours. J'ai fait des études aux Beaux-Arts à Belgrade et j'ai appris toutes les techniques de la peinture classique. →

Double page précédente :

L'école du dessin.

1972, huile sur toile, 200 x 351 cm.

À droite :

La lapine.

1964, huile sur toile, 250 x 151 cm.

Collection galerie Beaubourg, Marianne et Pierre Nahon, Paris.



éc | Il y a deux grandes familles d'artistes, ceux qui mettent en avant l'intellect et ceux qui travaillent émotionnellement. Dans quelle catégorie vous mettriez-vous ?
 ▷ | Moi, je me mets dans la troisième catégorie. Hans Bellmer disait : "On ne regarde pas avec ses yeux, on regarde avec son ventre." Je regarde avec mon ventre.

éc | Vous avez toujours refusé de rejoindre un mouvement artistique ou de signer un manifeste artistique. Cela ne vous a-t-il pas un peu marginalisé ?

▷ | Cela m'a marginalisé, ça continue et ça m'arrange... Je suis venu m'installer en Normandie en 1960, quatre ans après mon arrivée à Paris. Et je me suis volontairement éloigné de la scène parisienne.

éc | Dans les années 60, vous avez également changé de style : auparavant, vos tableaux montraient des figures grotesques, ubuesques, caricaturales, et puis vous êtes passé aux enchevêtrements de corps et de figures aux postures douloureuses. Pourquoi ?

▷ | Oui, j'ai lâché les vannes. Je pense que j'ai paniqué un peu quand même. Je me pose encore aujourd'hui la question : à quel moment ai-je commencé à faire du Dado ? Mon arrivée à Paris, en 1956, signifiait la liberté. J'avais pu passer la frontière. C'était rarissime à l'époque. Cela représentait aussi un profond déracinement. Je suis un infirme de la langue. Et peindre me permet de dépasser cette frustration. De rentrer au plus profond de moi-même.

éc | La lumière est très présente dans vos toiles. Or, vous n'habitez pas très loin de Pontoise qui était la terre d'élection des impressionnistes.

▷ | Oui, et pas loin, non plus, de Giverny. J'apprécie la luminosité cristalline de cette région. Je passe mon temps à regarder par la fenêtre de l'atelier. Je suis très content d'avoir des ouvertures sur la nature. Parce que peindre, c'est quand même un enfermement. Je travaille seulement à la lumière du jour. Je déteste voir mes tableaux à la lumière électrique. Je trouve qu'il y a plein de couleurs qui disparaissent à l'électricité.

éc | Parallèlement à vos peintures, vous réalisez des sculptures-assemblages avec des matériaux de récupération mais aussi avec des carcasses d'animaux morts et des os de squelettes.

▷ | Cela me permet de travailler le volume. Quant aux morceaux de squelettes, rien de plus banal, il s'agit de momies de chats ou de rats qu'on trouve facilement à la campagne.

éc | À la prochaine biennale de Venise, vous représenterez le Monténégro. À 75 ans, n'est-ce pas une magnifique façon de boucler la boucle ?

▷ | Exactement, oui. Ça me fait très plaisir. Et justement, j'y présenterai une installation de sculptures-assemblages. ■



À gauche :

Passion selon saint Matthieu.

1991, assemblage d'objets peints. Collection galerie Beaubourg, Paris.

À droite :

La Baubla.

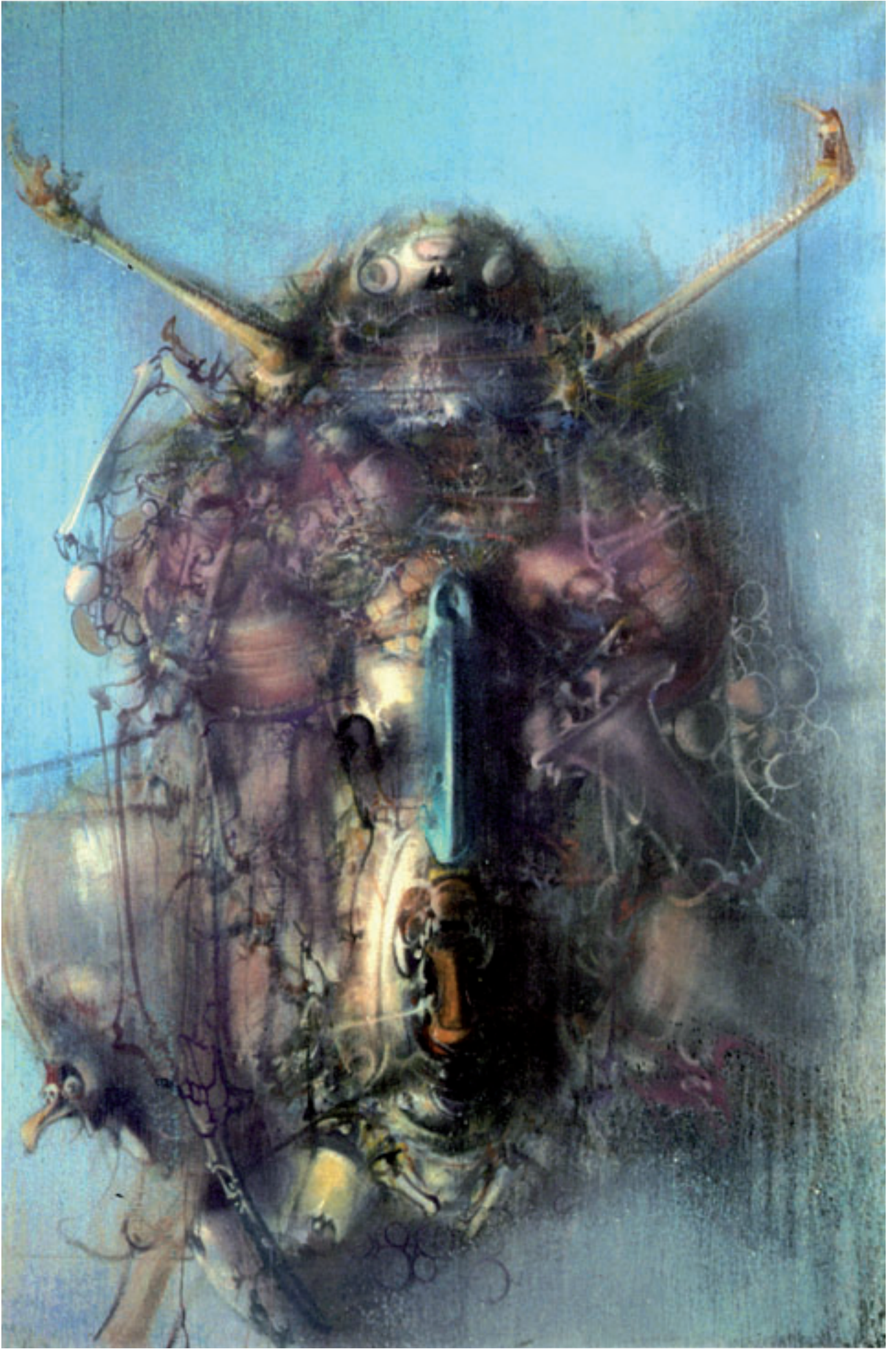
1987, huile sur toile, 195 x 130 cm. Collection galerie Beaubourg, Paris.

Double page suivante à gauche :

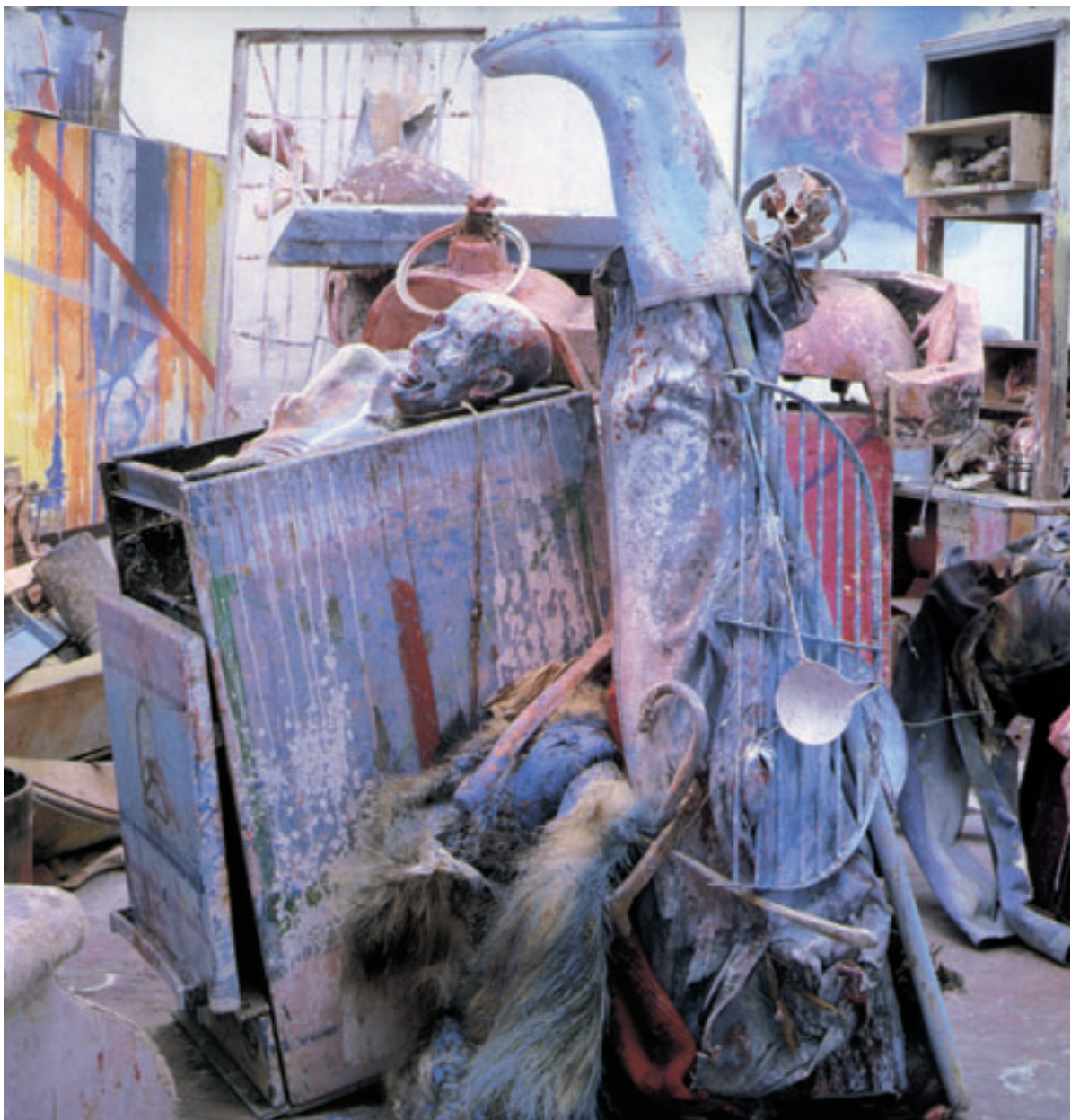
Haendel. 1990, huile sur bois, 230 x 153 cm.

Double page suivante à droite :

Tombeau de Jean Philippe Rameau. 1991, assemblage d'objets peints, hauteur 180 cm. Collection galerie Beaubourg, Paris.







DADO (MIODRAG DJURIC,) EN QUELQUES DATES

Né en 1933 à Cetinje, au Monténégro. Vit et travaille à Hérouval (Oise).

- 1958 Première exposition personnelle à la galerie Daniel Cordier.
- 1970 Exposition rétrospective au Centre national d'art contemporain à Paris, où Dado montre sa voiture, une "Traction avant", recouverte d'ossements peints.
- 1971 Commence une collaboration avec la galerie Jeanne-Bucher qui durera cinq ans.
- 1976 *Le Diptyque de Montjavoult* (1977) entre dans les collections du Solomon R. Guggenheim Museum à New York.
- 1981 Exposition de dessins et de collages organisée par Christian Derouet au cabinet d'art graphique du Centre Pompidou.
- 1984 Rétrospective de ses œuvres à partir de 1961 au musée Ingres à Montauban.
- 1985 Dado crée un ensemble de tableaux "aquatiques" recouverts d'une vitre qui sont présentés à la FIAC par Marianne et Pierre Nahon.
- 1991 Création d'un "anti musée" Dado à Cetinje (Monténégro), la ville natale de l'artiste.
- 2007 Deux expositions sont organisées à Paris, par Sébastien Nahon : *Les années Dado* et *Les oiseaux d'Irène*.
- 2009 Représente le Montenegro à la biennale de Venise au Palazzo Zorzi du 4 juin au 22 novembre ; aux mêmes dates et avec l'aide de Sébastien Nahon, à l'Alliance française, Casino Venier, sont présentés *Les Oiseaux d'Irène*, 40 gouaches en hommage à Irène Nemirovsky.